

*Un appel d'air - Les débuts de François-Xavier Roth à l'orchestre
Philharmonique de Berlin - de Christian Peitz*

Le percussionniste continue de jouer entre Varèse et son « *Ionisation* » pour 13 percussionnistes et la suite dansante du « *Bourgeois gentilhomme* » de Jean-Baptiste Lully, faisant ainsi, en un instant, parcourir au public un voyage sonore de 260 ans. On passe sans transition d'une musique urbaine finement rythmée aux élégants ornements de l'ouverture baroque. Oui, c'est avec élégance, sans ostentation que dirige François-Xavier Roth. Le Français, Generalmusikdirektor à Cologne depuis cet été, fait ses débuts au pupitre de l'orchestre philharmonique de Berlin avec un programme entièrement français. Un changement visiblement bienvenu après le cycle Beethoven joué pour la cinquième fois par le philharmonique y compris à l'étranger. Les percussionnistes s'amuse comme des enfants de pouvoir mêler cymbalettes et syncopes à l'interprétation historique des cordes et leurs sons aériens. C'est un programme inhabituel : Roth demande aux musiciens du philharmonique un sens de la danse, de la souplesse, de la grâce. Le son manque par moment de moelleux, par exemple lors de la « Première Suite pour orchestre » de Debussy, une œuvre de jeunesse étonnante de 1883 redécouverte en 2006, qui semble ici finement ciselée. On pourrait simplement regretter un léger manque de charme, un peu plus d'atmosphère orientalisante et vacillante – ce que compensent toutefois les instruments à vent, impeccables dans le tumulte du mouvement final. Les musiciens du philharmonique accordent aux mélodies orchestrales des « Nuits d'été » de Berlioz une intensité envoûtante. L'Amour perdu, qui s'exprime ici en un soliloque mezzo forte à la mélancolie lassive : la fabuleuse soprano Anna Caterina Antonacci, une habituée des opéras du monde entier, interprète le romantisme excessif et son désir de mort avec un naturel désarmant. Aucune affectation n'appesantit cette douleur gravée dans la musique, même dans les soupirs de la quatrième mélodie « Absence ».

Roth aborde enfin la « Valse » grotesque et frénétique de Ravel, une valeur sûre en fin de programme, avec un esprit vif et dansant. Il dirige avec extase et énergie, oui !, cette œuvre surexcitée qui termine sa course dans l'apocalypse. Ça ne fait rien : la légèreté à la française fait du bien en cette soirée pluvieuse de fin d'automne.